

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 57 (1928)
Heft: 13

Artikel: M. le Conseiller d'État Python : quarante ans au service de l'école
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039058>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation
ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : 6 fr. ; par la poste : 30 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. —
Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique*, Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1^{er} doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à *M. L. Brasey*, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg. Compte de chèque II a 153.

Le *Bulletin pédagogique* et le *Faisceau mutualiste* paraissent le 1^{er} et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du *Bulletin* et 5 du *Faisceau*.

SOMMAIRE. — *M. le conseiller d'Etat Python.* — *A l'exposition du travail féminin de Berne.* — *Les quatre tempéraments.* — *Notes sans portée.* — † *Révérende Sœur Marie-Cécile Maggi.* — *Musée pédagogique.* — *Bibliographies.* — *Nominations.* — *Communications du dépôt central du matériel scolaire.* — *Société des institutrices.*

M. LE CONSEILLER D'ÉTAT PYTHON

QUARANTE ANS AU SERVICE DE L'ÉCOLE

Aux Membres de la Société fribourgeoise d'Education.

Fantaisie, me direz-vous, que cette dédicace terminant l'étude commencée, il y a tantôt deux ans, sur la carrière scolaire du meilleur ami de l'école et de notre Association. Votre étonnement se légitime si l'on songe qu'une dédicace est moins un épilogue qu'une ouverture. Cependant, quelque contraire que soit cette finale aux usages reçus, elle peut aisément s'expliquer.

Au début de ma collaboration occasionnelle au *Bulletin pédagogique*, j'avais trop peu présumé de l'étendue de la tâche entreprise et m'étais bercé de l'espoir de concentrer en trois chapitres les grands faits scolaires qui ont marqué un demi-siècle de nos annales. Je n'ai pas tardé à reconnaître mon erreur. L'ampleur donnée à mon travail appelle une conclusion. Pourquoi ne l'associerais-je pas à

cette dédicace où, honorant une association vénérable par l'âge et les services rendus, je me donne la joie de rappeler qu'elle fut l'objet des vives sympathies du Directeur de l'Instruction publique qui s'en servit comme tremplin chaque fois qu'il entendait provoquer un nouvel élan à nos institutions scolaires fribourgeoises.

La carrière si remplie de M. Python, en ce seul domaine de l'école, semble se mouvoir à la lumière de l'idéal le plus élevé, soit qu'on l'envisage dans le beau rôle d'éducateur qu'il a si parfaitement compris, soit qu'on le suive dans ses actes d'homme d'Etat ou de champion des causes du bien.

Educateur, M. Python le fut à un degré éminent, non point à la manière du Père Girard, de Pestalozzi ou de Mgr Dupanloup qui ont composé des traités sur l'éducation, popularisé de nouveaux modes pédagogiques, ou orienté l'école dans une direction plus progressive. S'il fut éducateur, pourtant, l'histoire de quarante ans de la Société d'éducation le proclame hautement ! A la vérité, il ne consacra que peu de temps à l'œuvre directe de l'enseignement en qualité de professeur de l'ancienne école de droit de la ville de Fribourg. A peine aura-t-il pris possession de son siège au Dicastère de l'Instruction publique, que l'on verra se suivre pressés, cohérents et réfléchis les actes qui ont relevé notre instruction populaire, qui ont doté notre canton d'un réseau serré d'institutions d'enseignement moyen et supérieur, bel ensemble que couronne l'Université, l'œuvre maîtresse et si féconde de sa vie.

Mais c'est moins comme organisateur de l'école à tous les degrés que comme animateur du pays dans sa marche vers le progrès qu'il mérite de rester dans le souvenir des générations. M. le conseiller Python, je le répète, a été tout d'abord éducateur : en dehors des tribunes publiques où il exposait ses vues, les défendait avec ardeur et finalement les faisait triompher, sa chaire de prédilection lui fut offerte par notre association fribourgeoise des amis de l'école qui, depuis soixante ans, groupe en un faisceau puissant les maîtres de l'enfance et de la jeunesse, le clergé des villes et des campagnes, les magistrats et les défenseurs de cette idée noble entre toutes : la cause de l'éducation chrétienne. Devant cet auditoire de choix, sa parole trouvait des accents vainqueurs pour encourager et pour instruire. Puissante par les pensées exprimées, par la conviction qui s'en dégagait, elle dépassait bientôt le cadre de l'assemblée et, jusqu'aux confins du canton, affirmait les devoirs de l'école vis-à-vis du pays, stimulait les efforts collectifs et individuels, exposait les tâches de l'enseignement, les progrès à réaliser et les obstacles à vaincre. Comme il savait stigmatiser la nonchalance, le contentement facile et maints autres défauts de chez nous ! en quels termes vigoureux il disait sa pensée sur le prix du temps, sur la valeur du capital intellectuel, la nécessité du perfectionnement continu ! avec quelle ardeur surtout il définissait l'esprit de méthode et en montrait

les effets non seulement dans l'école, mais encore au delà, dans la vie pratique et dans les mœurs populaires ! Il a pu voir qu'à revenir fréquemment sur ce thème aimé, il s'était fait écouter et que l'esprit de méthode débordant au dehors a trouvé des réactions heureuses dans le pays. C'est ainsi qu'il le montra un jour en signalant les résultats d'une très modeste caisse d'épargne scolaire qui, peu à peu, se mua en un petit crédit foncier rural plein d'activité et d'avenir.

Ah ! l'esprit de méthode ! que de résultats précieux il serait capable de produire s'il pénétrait dans les masses pour leur donner une orientation meilleure de la vie. C'est cet esprit, proclamerait aujourd'hui le « maître », qu'il faudrait développer dans et autour de l'école pour susciter, en une époque frivole, la modération dans les désirs, le calme exercice de la vertu qui trouvent moins qu'autrefois la faveur de la jeunesse. En travaillant à le propager dans le pays, que ferons-nous sinon rendre un juste hommage à celui qui restera dans la mémoire du corps enseignant comme un type de grand éducateur ?

Ne fut-il pas aussi homme d'Etat éminent ? Quarante années d'une activité sans pareille en rendent le témoignage. On l'a dit, l'effort de M. Python est considérable dans le seul domaine de l'école. A ne considérer son œuvre qu'au point de vue des hommes de son temps ; à étudier les moyens mis en action pour relever le niveau scolaire d'un pays retardé, en regard des moyens dont on disposait ailleurs pour réaliser un semblable programme, on serait tenté de se révolter contre ce qui paraissait une outrecuidance aux yeux des détracteurs d'autrefois. M. Python laissa dire ; il fit mieux : il agit et comme tous les génies supérieurs, il nous a procuré, avec l'assentiment d'un petit peuple de moins de cent mille âmes, ce que, en quatre siècles de discussions, d'atermoiements, de velléités, ne réussit point à produire la Suisse catholique quinze fois plus riche et plus peuplée que le pays de Fribourg. Nous serions encore très probablement dans l'attente de cette réalisation tant souhaitée, si le vaillant homme d'Etat ne s'en était point mêlé.

« Elle est debout, s'est-il écrié à la réunion de notre association, à Guin, en 1890 ; elle est debout l'œuvre après laquelle ont soupiré nos coreligionnaires et que les meilleurs esprits ont appelée de tous leurs vœux ! elle est debout, grâce surtout à la représentation d'un peuple animé d'un idéal élevé. » En mettant à la portée d'un grand nombre l'arme de la science pour la défense de la foi, l'Université nous a inculqué, en outre, avec la valeur de l'instruction supérieure, le secret du progrès dans toutes les sphères scolaires et dans les branches diverses de l'activité nationale.

Certes, il a fallu une invincible foi, — d'autres diraient une audace admirable, — pour fonder, en face des universités protestantes de la Suisse qui comptaient des siècles d'expérience, une école supérieure dans une des villes les moins avantagées de la Suisse

catholique. Pourquoi Fribourg plutôt que St-Gall, la métropole d'ouest qui garde, malgré tout, les vivants souvenirs d'un glorieux monastère, ce centre scolaire le plus important du moyen âge en notre Helvétie ? Pourquoi pas plutôt Lucerne, la ville vorort de la Suisse primitive, ou Soleure à la bourgeoisie riche et libérale ? Mais fonder notre *Alma mater friburgensis* au sein d'une petite ville sommeillante dans le calme de ses rues étroites, sans grand commerce ni industrie, sans activité littéraire ou scientifique, qui avait même perdu l'essor imprimé jadis à sa population par le Père Girard puisqu'elle semblait s'enorgueillir de ses dix-huit classes primaires, des cinquante jeunes filles fréquentant son école secondaire et des quelque deux cents étudiants dont cinq étrangers peuplant son vieux collège ! mais dresser sa tente sous les regards rêveurs de bons bourgeois placides ne sortant de leur quiétude habituelle que tous les quatre ans, à chaque renouvellement de l'autorité locale ! mais l'y fixer, malgré la mauvaise humeur à peine dissimulée d'une majorité politique mi-libérale, mi-voltairienne qui redoutait, pour le Fribourg de son cœur, l'apport d'éléments nouveaux résolument dévoués à la foi catholique ! C'était mieux qu'une bravade, plus qu'une audace, c'était presque la prescience qu'inspirerait une vision d'avenir ! A peine née, l'Université a conjuré ce lent effacement planant en menace sur la cité de Berthold et donnant un nouveau lustre à cette pensée d'un moraliste : « Le signe des décadences est dans la rareté et le mépris des idées élevées. »

Comparons deux époques : celle où Fribourg allait s'enlisant dans un marasme sans issue et celle qui vit l'Université galvaniser les forces encore vives de la cité et du pays. L'homme aux vues lointaines qu'était M. Python avait la certitude que son peuple de paysans le suivrait malgré tous les obstacles, et fort de cette assurance, il est allé de l'avant, mettant à une rude épreuve une catégorie de ses concitoyens plongés dans la torpeur et la routine. Le succès de sa tentative fut tel qu'il a dépassé ses prévisions puisque, comme l'a écrit le nouveau Directeur de l'Instruction publique dans son message du 17 mai 1927 aux écoles : « M. Python, en véritable homme d'Etat, a lié la création de l'Université à l'institution des Entreprises électriques et de la Banque de l'Etat qui, non seulement contribuent au budget de la haute école et dans une forte proportion à celui de l'Etat, mais ont donné au pays une force économique qu'il ne possédait pas jusque-là. »

Certes, la tâche n'est point encore absolument terminée ; elle s'approche pourtant de son épanouissement et déjà l'on peut songer à l'heure où la belle couronne des instituts supérieurs de Fribourg s'ornera d'un nouveau et resplendissant fleuron. M. Python a emporté dans le tombeau une espérance : il voyait son successeur à la charge de grand maître de l'Université reprendre, de ses mains défaillantes, la direction suprême des écoles et l'orienter vers une

solution conforme à la géniale formule appliquée aux premières réalisations. C'est cette survivance garantie à son œuvre par un successeur animé de la même certitude, gardien d'une noble tradition qui a assuré la paix de ses derniers jours. Et nous, que devons-nous penser devant cette heureuse transmission de pouvoirs qui promet à Fribourg la continuation d'une ère de progrès aujourd'hui incontestée ? Si nous avons aimé, comme le meilleur des nôtres, l'animateur de génie qu'a été M. Python, nous reporterons sur celui qui le remplace la sympathie sans calcul, l'affection généreuse et désintéressée que M. Python se plaisait à trouver, ainsi qu'un réconfort, au sein de nos séances générales. Nous nous rappellerons aussi qu'au service de l'école, l'instituteur exerce un magistère et, en cette qualité, doit enseigner le respect des autorités de la patrie. Nos hommes d'Etat ne sont pas toujours honorés comme ils devraient l'être. On les rend responsables de notre fortune moindre et l'on ne croit devoir qu'à nous-mêmes ou au sort ce qui arrive d'heureux au pays. M. Python eût-il été quelquefois victime de cette « mentalité » regrettable, il appartient aux maîtres de la jeunesse de réagir et de montrer au nouveau chef de nos écoles que, si la reconnaissance était bannie de la terre, elle survivrait toujours au cœur de l'instituteur.

Dans une splendide allocution, en présence d'une importante assemblée, M. le conseiller Motta magnifia, naguère, admirablement M. Python qui réunissait les qualités propres au champion par excellence de la cause de Dieu, de la famille et de la patrie. « Il avait, déclara le magistrat fédéral, une foi intacte et complète, il aimait l'Eglise, l'Etat, le peuple ; il était le désintéressement même ; il incarnait l'harmonie entre la religion et la haute culture, entre la tradition et le progrès ; il comprenait la mission internationale de notre pays ; il était et il reste l'incomparable modèle de la jeunesse catholique. »

Ici encore, de toute l'existence de ce champion des causes du bien, se dégagent pour nous les plus belles leçons. S'il a été un homme de génie, il fut un homme vertueux ; s'il a été un magistrat incomparable, il restera le modèle d'un citoyen dévoué. Que d'enseignements découlent de cette grande histoire pour qui sait la lire et la comprendre ! Ne nous a-t-il pas conseillé les bienfaits du travail, les effets heureux de la modération, l'amour de la famille, l'invincible satisfaction de faire le bien, l'art d'être bon, en un mot ? Montant plus haut encore, il a voulu être un citoyen passionnément dévoué à la patrie commune, un chrétien aimant l'Eglise « de toute son âme » et, servant l'une et l'autre d'un cœur généreux, il nous a laissé un exemple puissant du vrai patriotisme.

Notre belle association fribourgeoise des amis de l'école s'inspirera toujours de ses conseils, de ses travaux. Et si jamais, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — son azur venait à s'assombrir un jour, qu'elle évoque le souvenir du grand Chef, qu'elle revive ces bonnes heures

où vibrerait sa parole de feu et bientôt se produirait l'éclaircie ; bientôt luira la vive lumière qui, jadis, dissipait les nuages de notre ciel et y ramenait la sérénité.

E. G.

(Fin.)

A l'exposition du travail féminin de Berne

I. Nos écoles ménagères et professionnelles.

Lorsqu'en 1925 on invita les écoles ménagères à prendre part à l'exposition d'agriculture, les exposantes se trouvèrent en face de deux parois et de deux tables aux dimensions très restreintes. Beaucoup de choses à exposer, peu de place : on entassa tant bien que mal, plutôt mal que bien !

Ce fut autre chose, cette année, pour l'exposition des travaux féminins. Notre stand est une salle spacieuse, bien éclairée, décorée aux couleurs cantonales ; tout autour sont disposées des tables en grandeur et nombre suffisants, des vitrines pour les broderies et costumes plus délicats.

A qui devons-nous cet arrangement qui sort de la banalité ? Mlle Daguet, inspectrice scolaire, chargée de l'organisation de notre exposition par la Direction de l'Instruction publique, a, selon son habitude, pris sa tâche à cœur. Elle a eu recours aux talents de M. Cattani, professeur de dessin au Technicum, qui a donné d'excellents conseils.

A l'entrée du stand, nous saluons M. Python, ancien directeur de l'Instruction publique, vaillant promoteur de l'enseignement ménager obligatoire dans le canton de Fribourg. Son portrait domine l'exposition des écoles ménagères rurales, dont l'ensemble donne une parfaite idée du travail accompli par les élèves de nos campagnes : lingerie, confection, raccommodages variés et surtout transformation de vieux vêtements en layettes, habits d'enfants, etc.

Un intéressant matériel d'enseignement encadre le tout ; d'abord, des tableaux de puériculture de l'école ménagère de Tavel avec la « corbeille-berceau » et son poupon de celluloïde ; puis des photographies de l'école ménagère de Montagny-la-Ville, prises dans les cours de samaritains.

L'école ménagère de la Grenette a concrétisé l'enseignement d'une partie de l'hygiène en exposant une pharmacie domestique, où sont rangés flacons de plantes médicinales, principaux articles de pansements d'urgence et remèdes indispensables dans un ménage éloigné de tout secours.

Afin de bien prouver que l'école ménagère ne poursuit pas seulement un but utilitaire, mais cherche aussi à idéaliser la vie à la campagne, l'école ménagère de Courtepin a montré maintes façons peu